

La Semaine Religieuse

DE MONTREAL

Sommaire

I La loyauté des Canadiens-Français : Lettre de Mgr l'archevêque de Montréal au "Herald." — II Lettre de Mgr l'archevêque de Québec. — III Nomination ecclésiastique. — IV Mgr l'évêque de Saint-Hyacinthe, vingt-quatrième anniversaire de consécration épiscopale. — V Aux prières. — VI Allocution aux très dignes filles de la Vénérable Marguerite Bourgeoys, à l'occasion du deuxième centenaire de la mort de leur illustre fondatrice : 12 janvier 1700 — 12 janvier 1900. — VII Chronique diocésaine. — VIII Nouvelles de Rome.

LA LOYAUTE DES CANADIENS-FRANÇAIS

LETTRE

DE MGR L'ARCHEVEQUE DE MONTREAL

AU " HERALD "

Archevêché de Montréal, le 12 janvier 1900.

Monsieur le directeur du *Herald*, Montréal.

Monsieur,

ES dépêches que vous avez reçues de Québec et que vous avez publiées dans votre journal d'hier au soir, confirment ce que j'avais dit à votre reporter relativement à l'article de la *Semaine religieuse* de Québec qu'il était venu me montrer.

Cet article n'a pas été publié avec l'approbation de Mgr Bégin, il l'a même été absolument en dehors de sa connaissance.

Vous apprenez de plus qu'il n'a pas été écrit par le rédacteur de cette revue et que son auteur n'est pas un canadien. C'est la reproduction d'une partie d'un travail déjà paru dans une autre feuille.

L'article est regrettable, et sa publication qui, en tout temps, eût été malheureuse, l'est particulièrement dans les circonstances pénibles où nous sommes.

C'est le sentiment du peuple canadien tout entier, c'est le sentiment du clergé et de l'épiscopat.

Mais puisqu'il n'a aucun caractère officiel — (les renseignements que vous avez reçus le prouvent) — convient-il, vraiment, de lui donner autant d'importance qu'on le fait ? Les journaux d'Ontario ne s'en ont pas émus outre mesure ; et, surtout, se sont gardés d'en rendre responsable l'éminent prélat dans le diocèse duquel il a été publié.

À côté des explications qui vous étaient venues de Québec et qui réduisaient cet article à sa juste valeur, vous avez publié une dépêche d'Ottawa contre laquelle je crois de mon devoir de protester.

Cette dépêche qui contient, vous en conviendrez, de manifestes erreurs historiques, est une série d'injures à l'adresse de Mgr l'archevêque de Québec.

Quelles que soient les fins politiques que l'on ait en vue, et l'avantage que l'on veuille tirer d'un événement regrettable et inattendu, il n'est jamais permis d'être inconvenant et injuste.

Mgr Bégin n'est pas, certes, l'homme dont votre correspondant tente de faire le portrait. Sa science profonde, sa prudence consommée, son esprit de justice et son grand zèle pour tout ce qui peut procurer la gloire de notre pays, sont universellement reconnus.

Vous ne trouverez nulle part un citoyen plus loyal que lui.

On peut défendre, on doit défendre, quand on est évêque, des droits lésés, ce n'est pas là de la politique et de l'intrigue.

Je connais Mgr Bégin depuis de longues années, et il n'est pas d'évêque pour qui j'aie plus d'estime et d'admiration. Il est le digne successeur des Plessis et des Taschereau.

En ouvrant les colonnes de votre journal à votre correspondant d'Ottawa, comme vous l'avez fait, vous avez blessé au cœur le peuple de Québec et tous les catholiques de notre Province.

Ce n'est pas dans nos journaux français, monsieur, que vous trouveriez un pareil langage à l'adresse des dignitaires de votre Eglise. Les Canadiens avaient à peine lu l'écrit intempestif de la *Semaine* de Québec, qu'ils s'en affligeaient et le blâmaient. Je demanderai maintenant à nos amis les Anglais du Canada s'ils approuvent de pareilles insultes contre l'un de nos plus illustres évêques.

Qu'on lise les mandements épiscopaux parus depuis la cession du

Canada à l'An
peuple par le
rait à notre ég

Oui, nous a

Nous aimon
Mais nous rec
puissante sous
ser, pour sauv

A l'étrange
mel démenti.

faisons des voe
parce que nous
que nous, peti
souffrir de son

LETTRE D

A Sa Grandeur

Monseig

E veu
une i
je voi

et en même tem
dressée au Her
mérites que vo
déjà chez vous et
oit arrivée jusq

Canada à l'Angleterre, que l'on repasse les instructions données au peuple par le clergé, et qu'on nous cite une seule parole qui justifierait à notre égard le reproche de déloyauté.

Oui, nous avons été loyaux et nous le serons toujours.

Nous aimons la France et quel Anglais osera nous le reprocher ? Mais nous reconnaissons dans l'Angleterre la nation généreuse et puissante sous le drapeau de laquelle la Providence nous a fait passer, pour sauvegarder notre religion et nos libertés saintes.

A l'étranger qui dit qu'elle nous opprime, nous opposons un formel démenti. Nous nous proclamons avec joie ses sujets et nous faisons des vœux pour qu'elle garde dans le monde sa place glorieuse, parce que nous croyions que Dieu a sur elle de grands desseins et que nous, petit peuple canadien-français, nous ne pourrions que souffrir de son prestige amoindri.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre serviteur,

† PAUL, arch. de Montréal.

LETTRE DE MGR L'ARCHEVEQUE DE QUEBEC

Québec, le 15 janvier 1900.

A Sa Grandeur Mgr P. Bruchési,

Archevêque de Montréal.

Monseigneur,

 E veux profiter d'un commencement de convalescence après une indisposition assez sérieuse, pour vous dire combien je vous remercie de la lettre si sympathique, si fraternelle, et en même temps si bien raisonnée et si convaincante que vous avez adressée au *Herald*, à mon sujet. Je mets de côté les éloges bien mérités que votre excellent cœur me décerne. La tempête grondait déjà chez vous et je n'en savais rien; vous l'avez dissipée avant qu'elle ait arrivée jusqu'à moi.

O tempora ! O mores ! suis-je tenté de m'écrier avec l'orateur romain, en constatant la désolante facilité avec laquelle on formule contre le clergé et même contre l'épiscopat canadien-français une accusation absolument injuste de déloyauté envers l'Angleterre. Un incident, très regrettable sans doute, mais dont un mot d'explication, facile à obtenir, eût suffi pour en atténuer la gravité, a servi de base à un réquisitoire formidable. Comme d'ordinaire, en pareil cas, la conclusion dépassait démesurément les prémisses.

Et que j'avais bien raison de dire, en octobre dernier aux fêtes jubilaires de Mgr l'archevêque d'Ottawa, que le souvenir des services rendus par l'Eglise, dort bientôt dans la poussière des bibliothèques ; qu'il suffirait de l'en extraire pour confondre l'ignorance et les préjugés ; et que, d'une manière générale, on devrait avoir davantage la mémoire du cœur !

Il est vraiment déplorable que l'histoire de notre pays soit aussi peu connue. Un siècle et demi de franche et inaltérable loyauté à la Couronne Britannique, ne suffit-il pas à nos compatriotes d'origine anglaise pour les convaincre de notre attachement au drapeau qui nous abrite ?

La loyauté des évêques et des prêtres canadiens-français ! elle est écrite en lettre d'or, en traits de feu, dans les fastes de l'histoire, et tous les souverains, tous leurs représentants qui se sont succédés ici depuis la cession du Canada à l'Angleterre — même ceux d'entre ces derniers contre lesquels il a fallu lutter légalement pour la défense des droits les plus légitimes — tous leur ont rendu le plus solennel et le plus cordial témoignage.

Rappellerai-je ici un Mgr Briand qui, occupant le siège de Québec au tournant de l'histoire de la Nouvelle-France, vivant tour à tour sous le drapeau fleurdelysé et sous l'étendard britannique, loyal d'abord au premier jusqu'à ce que sur les plaines d'Abraham tout fut perdu fors honneur, et puis transférant généreusement au second l'hommage de sa loyauté entière, usa de toute son influence sacrée, aux jours terribles de 1775, pour garder le Canada français fidèle à ses nouveaux maîtres ? Et pourtant, Dieu sait combien grande devait être la tentation pour les enfants de la France en Amérique d'unir leur sort à ces enfants d'Albion, moins scrupuleux, moins loyaux qu'eux — et ne pourrait-on pas ajouter ? — moins vilipendés et plus facilement pardonnés pour une révolte réelle et efficace, que nous ne le sommes aujourd'hui pour une déloyauté chimérique. Si les émissaires catho-

liques des Etats
vaient la cause d
des dernières ré
du chef de l'Egl
pect dû à l'autor
ceux qui se laiss
infranchissable.
de son héritage
tion de ce pays d
ronne Impériale

Que ne pourra
nant dont le dév
héroïque généros
« qu'il est imposs
et « qu'ils serai
s'ils montraient d
s'agit de remplir
souverain ou à la
s'employa tout ex
l'allégeance brita
Panet, l'oncle ma

Puis aux jours
Québec, et l'un d
s'interposent au r
acte de loyauté q
de quelques-uns d
accomplir, nonob
Nous retrouvons
même ligne de co
Taché qui, en u
à l'Angleterre.

Et si j'osais m
en pleine France
solennités du 14e
— que, tout en co
patrie, nous étions
que et que nous h
Comme il est f
cession du Canada

liques des Etats-Unis, si l'appel chaleureux des officiers français qui servaient la cause de l'indépendance américaine ne purent triompher des dernières résistances du peuple canadien, c'est que la grande voix du chef de l'Eglise de Québec, invoquant les principes sacrés du respect dû à l'autorité régnante et stigmatisant du nom de « rebelles » ceux qui se laissaient entraîner, opposa à la révolution une barrière infranchissable. Et l'Angleterre, déjà spoliée de la plus riche portion de son héritage en Amérique, dut à un évêque français la conservation de ce pays du Canada, l'un des plus précieux joyaux de la Couronne Impériale.

Que ne pourrais-je dire — si je ne voulais être bref — d'un Mgr De-naut dont le dévouement à l'Angleterre se traduisit par des actes d'une héroïque générosité ; et d'un Plessis rappelant à ses diocésains, en 1807, « qu'il est impossible d'être bon chrétien sans être sujet loyal et fidèle », et « qu'ils seraient indignes du nom de catholiques et de canadiens s'ils montraient de la déloyauté ou même de l'indifférence quand il s'agit de remplir leurs devoirs de sujets dévoués aux intérêts de leur souverain ou à la défense du pays ». C'est cet illustre prélat qui, en 1812, s'employa tout entier et réussit à maintenir les Canadiens fidèles à l'allégeance britannique. La même attitude se retrouve chez Mgr Panet, l'oncle maternel du regretté cardinal Taschereau.

Puis aux jours si regrettables de 1837-1838, c'est Mgr Signay, à Québec, et l'un de vos prédécesseurs, Mgr Lartigue, à Montréal, qui s'interposent au nom de la religion pour apaiser des luttes fratricides : acte de loyauté qui leur a souvent attiré d'amers reproches de la part de quelques-uns de leurs compatriotes ; devoir sacré qu'ils ont dû accomplir, nonobstant la voix du sang et de la tendresse paternelle. Nous retrouvons plus tard Mgr Baillargeon qui trace à ses ouailles la même ligne de conduite à l'égard des Fénéens envahisseurs, et Mgr Taché qui, en un moment critique, pacifie ses Métis et les conserve à l'Angleterre.

Et si j'osais me citer moi-même, je pourrais répéter ce que j'ai dit en pleine France, en pleine cathédrale de Reims — aux grandes solennités du 14^e centenaire du baptême de Clovis et de ses Francs — que, tout en conservant de l'affection pour notre ancienne mère-patrie, nous étions heureux de vivre à l'ombre du drapeau britannique et que nous habitions une des contrées les plus libres de la terre.

Comme il est facile de le voir, l'histoire s'est répétée depuis la cession du Canada jusqu'à nos jours et elle se répètera ainsi tant qu'il

y aura un évêque catholique dans notre Canada. Nos bons amis semblent parfois l'oublier : la loyauté pour les enfants de l'Eglise du Christ, ce n'est pas une affaire de sentiment ou d'intérêt personnel, c'est un grave et rigoureux devoir de conscience découlant d'un principe sacré, immuable, éternel comme le divin Législateur. Qu'ils se rassurent donc sur l'attitude du clergé catholique en pareille matière ; le passé a été inattaquable, l'avenir le sera, parce que nos principes catholiques ne changent pas.

Comme question de fait, je n'hésiterai pas à dire qu'on ne saurait trouver, même dans la plus haute aristocratie anglaise, une série d'hommes qui aient été plus loyaux que les évêques, que le clergé de Québec à la Couronne Britannique. Cela devrait suffire, ce me semble, pour nous mettre à l'abri d'imputations dénuées de fondement solide, souverainement injustes et inconvenantes.

Si jamais—ce qu'à Dieu ne plaise !— la question de l'annexion aux Etats-Unis s'agitait sérieusement, il serait curieux de voir l'attitude respective de nos deux nationalités — Anglo-canadiens et Canadiens-français — en face de cette éventualité. J'aime à croire que nous n'aurions pas à rougir des nôtres en pareille occurrence, parce qu'ils sauraient encore une fois remplir leur devoir de loyaux sujets de Sa Majesté Britannique.

Veillez agréer, Monseigneur, l'expression de ma vive gratitude et de mes sentiments les plus affectueusement dévoués en N. S.

† L. N., Arch. de Québec.

P. S. — J'oubliais de vous dire que, à l'exemple de mes prédécesseurs, je n'ai aucun journal qui soit mon organe et que je ne me tiens responsable d'aucun écrit qui n'est pas signé de mon nom.

NOMINATION ECCLESIASTIQUE

Par décision de Mgr l'archevêque de Montréal, M. l'abbé M.-L. Shea a été nommé vicaire à Saint-Antoine de Montréal.

LE

la per
drale,

La

année

évêqu

Tubu

d'être

la cath

diatè

tère to

C'es

avec li

et le c

tenons

présen

Ce n

du hau

lement

A Sa C

La p

ne pas

particu

Voil:

reusem

vier, c'

pour le

béni d

œuvres

MGR L'ÉVÊQUE DE SAINT-HYACINTHE

Vingt-quatrième anniversaire de consécration épiscopale

LE vingt-quatrième anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Moreau avait groupé autour de la personne du vénérable évêque, dans son église cathédrale, un concours extraordinaire de prêtres et de fidèles.

La solennité de cette démonstration empruntait, cette année, un éclat particulier à la présence de NN. SS. les évêques de Nicolet, de Sherbrooke, de Druzipara et de Tubana. Et le fait rare que chacun de ces prélats, avant d'être élevé à la dignité épiscopale, exerça le ministère à la cathédrale de Saint-Hyacinthe, sous la direction immédiate de Mgr Moreau, ajoutait, en outre, à la fête un caractère tout exceptionnel et vraiment touchant.

C'est cet aspect de la démonstration de mardi dernier, avec la vénération profonde dont sont animés les fidèles et le clergé à l'égard de leur vénéré pasteur, que nous tenons à faire ressortir, en reproduisant ici la belle adresse présentée à Mgr Moreau, à l'issue de la messe solennelle.

Ce morceau d'inspiration si vraie et si délicate a été lu, du haut de la chaire, par M. l'abbé Beaudry, chargé actuellement de la desserte de la cathédrale.

A Sa Grandeur Mgr Louis-Zéphirin Moreau,

Evêque de Saint-Hyacinthe.

Monseigneur,

U La population catholique de Saint-Hyacinthe voudrait ne pas laisser passer ce beau jour, sans vous offrir un particulier hommage de ses devoirs et de ses vœux.

Voilà vingt-quatre fois que le 16 janvier s'inscrit heureusement dans les annales de cette Eglise ; et, le 16 janvier, c'est le jour natal d'un épiscopat béni : béni de Dieu pour les vertus qui en ont faite la constante inspiration, béni des hommes pour l'abondance et le bienfait de ses œuvres.

Avec tous leurs frères du diocèse, les fidèles de la cathédrale se réjouissent à l'avance des fêtes d'argent qui vont commémorer, dans une année, les noces mystérieuses qui vous unirent à l'Eglise de Saint-Hyacinte. Ils aspirent déjà, par tous leurs vœux, à ces solennités de votre jubilé épiscopal. Et déjà aussi, si le temps n'est pas arrivé de souhaiter tout haut que ce grand jour encore à venir ait une longue suite d'anniversaires, ils aiment pourtant à assurer Votre Grandeur que tel est, dès ce moment, l'objet de leurs prières unanimes.

Chaque fois, monseigneur, que vos fidèles vous voient apparaître, c'est pour eux tout un événement. Leur sollicitude s'éveille alors ; et l'événement est une douce fête, s'ils ont le bonheur d'observer que les traits de votre visage n'accusent pas la fatigue, que votre voix garde assez bien sa fermeté, que vos mains bénissantes ne tremblent pas, que votre démarche n'est pas devenue plus pénible. Un instant du moins, ils se trouvent rassurés sur une existence qui leur est précieuse comme celle d'un père.

Un père ! vous l'êtes pour chacun de nous, monseigneur. Et, entre tous les titres, dont le caractère et la juridiction de l'épiscopat vous ont investi, il n'en est pas qui nous soit plus cher, il n'en est pas qui nous parle mieux de vous.

Et, qu'est-ce donc qui fait du présent anniversaire une fête si touchante ? sinon encore votre paternité, et l'incomparable honneur dont nous la voyons entourée.

Nous savons bien qu'ils sont vos frères, ces quatre prélats qui vous font aujourd'hui cortège. Mais avant de devenir vos frères, n'étaient-ils pas, eux aussi, de votre famille ? Ou plutôt, ne regardent-ils pas toujours votre palais comme leur maison paternelle ? Ne sont-ils pas en ce moment, d'après le mot recueilli par leur aîné sur des lèvres bien vénérables, les plus illustres de vos fils rassemblés autour de leur père ?

Aussi, monseigneur, le spectacle qui nous édifie nous reporte-t-il à ces âges apostoliques où les anges de nombreuses Eglises reconnaissaient saint Jean pour leur père, où Timothée et Tite rendaient le même hommage au grand apôtre Paul ; à ces temps presque aussi éloignés où, selon la chronique, " toutes les cités des Gaules voulaient avoir pour prélats des disciples de Martin".

Pourt
avez pas
là même
avez par
autrefois
dence d
chefs d
votre m
gouvern
carrière

Alors,
reconnai
au sein
vos égar
fils qui
Eglise. L
de Nazi
son coad
d'Ephès
savoir e
de l'imp

Vous
nait des
épreuves
les cong
des vôt
Paul dés
vous n'
revienne
bien vou
avez si b

Or, m
glorieuse
l'Eglise c
seur oser
plus loin
ont posse
choisie -
tez-donc,
Granden

A vou
Nicolet,

Pourtant ces évêques qui se disent vos fils, vous ne les avez pas personnellement institués ; et leurs Eglises, celles, là même qui ne vous sont pas étrangères, vous ne les avez pas fondées. Non, mais c'est en les appelant à faire autrefois partie de votre famille épiscopale, que la providence de Dieu les a voulu préparer à devenir à leur tour chefs d'Eglises et conducteurs de peuples ; c'est dans votre maison qu'ils ont pu se former à l'art difficile de gouverner, et qu'ils ont trouvé le modèle achevé de leur carrière future.

Alors, ils ont conçu pour Votre Grandeur la filiale et reconnaissante affection, dont ils n'ont pas su se départir au sein même de dignités et de pouvoirs qui les ont faits vos égaux. Alors aussi, vous les avez aimés comme des fils qui faisaient votre consolation et l'honneur de votre Eglise. Et vous les aimez toujours, comme le vieil évêque de Nazianze aimait son fils Grégoire qu'il avait établi son coadjuteur ; comme l'apôtre Paul aimait ses disciples d'Ephèse et de Crète, et les prêtres bien méritants par le savoir et par la vertu qu'eux-mêmes jugeaient dignes de l'imposition des mains.

Vous les aimez toujours et comme l'apôtre " se souvenait des larmes " de Timothée, vous faites vôtres les épreuves qui les affligent et vous pleurez avec eux ; comme les conquêtes du disciple consolait le maître, les succès des vôtres vous consolent autant qu'eux-mêmes ; comme Paul désirait voir les siens " afin d'être rempli de joie ", vous n'avez pas de bonheur plus grand que quand ils reviennent auprès de vous, ces évêques — qui peuvent bien vous garder toujours un cœur de fils, puisque vous avez si bien pour eux celui d'un père.

Or, monseigneur, si votre paternité épiscopale s'est glorieusement couronnée, en donnant quatre princes à l'Eglise de Dieu, les fidèles de Saint-Hyacinthe-le-Confesseur osent dire que le sujet de leur fierté s'étend encore plus loin. Ils ont possédé tous vos illustres fils, ils vous ont possédé vous-même — chef vénérable de cette tribu choisie — dans la succession de leurs pasteurs. Permettez-donc, monseigneur, que nous les unissions ici à Votre Grandeur, dans un commun hommage.

A vous tous, vénérés évêques de Saint-Hyacinte, de Nicolet, de Druzipara, de Sherbroode et de Tubuna, je

voudrais dire combien se sent honorée la paroisse qui fut jadis l'objet de vos soins. Elle sait qu'elle doit aux années de votre administration, des œuvres de bienfaisance mutuelle, d'éducation catholique, de piété chrétienne, qui ont renouvelé l'esprit de son peuple. Elle se rappelle toujours avec quelle sollicitude vous vous faisiez la providence de ses pauvres, avec quelle bonté vous l'éclairiez de vos conseils, avec quel zèle vous la dirigiez, avec quels nobles accents votre éloquence la prêchait.

Ces souvenirs comblent de reconnaissance les fidèles de Saint-Hyacinthe. Et, en voyant aujourd'hui cinq de leurs pasteurs rayonner ensemble dans l'ornement de la dignité épiscopale, ils reconnaissent un privilège unique peut-être dans l'histoire, et remercient Dieu avec effusion de leur avoir ménagé tant d'honneur.

Maintenant, messeigneurs, si nous ne manquons pas de faire des vœux pour Vos Grandeurs, nous en faisons aussi pour nous-mêmes. Nous souhaitons que Dieu vous réserve à tous d'heureuses et longues années, pour que bien des fois encore nous ayons le bonheur de retrouver ici votre assemblée vénérable.

Puis, messeigneurs, comme vous nous bénissiez autrefois de vos mains consacrées par l'onction sacerdotale, daignez aujourd'hui, dans une commune prière, élever ensemble vers le ciel vos mains d'évêques, et nous bénir tous.

AUX PRIERES

Sr Marie-Norbert, née Parmélia Roch, des Sœurs de Sainte-Anne, décédée à Lachine.

Fr. Zwentibold, des Frères de Charité de Saint-Vincent de Paul, décédé à Gand, Belgique.

Sr Marie de Saint-Ignace, professe de chœur, née Marie-Esther Vallée, des Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleur, décédée à Saint-Laurent.

Sr Marie des Cinq Plaies, Audette, sœur converse, des religieuses de Notre-Dame de Charité du Bon-Pasteur, décédée à Montréal.

ALLOCATION AUX TRES DIGNES FILLES

— DE LA —

Vénérable Mère Marguerite Bourgeoys

A L'OCCASION DU

DEUXIEME CENTENAIRE DE LA MORT DE LEUR ILLUSTRE FONDATRICE

12 janvier 1700 — 12 janvier 1900

Mes chères Sœurs.

Vous insistez pour que j'élève la voix dans cette circonstance solennelle ; je le ferai surtout avec l'accent du cœur.

Les sentiments qui m'animent me sont très chers, mais ils me sont d'autant plus précieux que je les sais répandus par tout le pays. Aussi bien, j'affirmerai sans hésitation que la mémoire de la Vénérable Mère Bourgeoys, enlevée au sol de la Nouvelle France, il y a deux cents ans, est restée chère au cœur de tout Canadien-français.

Quelque soit le retard judicieusement apporté par l'Eglise à reconnaître sa sainteté, notre héroïne a, depuis longtemps, sa place sur l'autel de la patrie.

On a écrit de bien belles pages sur les vertus héroïques de la Mère Bourgeoys. Son zèle, sa ferveur, sa mortification, son dévouement sans bornes, ont été proclamés : c'était juste et mérité. Mais il me semble qu'un trait caractéristique a toujours manqué au tableau. Il faut représenter Marguerite Bourgeoys comme la mère, la fondatrice de Ville-Marie et de ses environs.

Dans tout foyer domestique, le père vertueux, fort et persévérant, doit en être le chef et le plus sûr appui. A ses côtés, s'élève une reine portant au front un diadème orné des bijoux de l'affection des siens ; c'est elle qui joue le rôle le plus indispensable, pour perpétuer la vie, le nom, les vertus des ancêtres.

Au foyer national de Ville-Marie, M de Maisonneuve se dresse avec la majesté paternelle de son administration et l'héroïsme de sa défense.

Marguerite Bourgeoys, elle, apparaît avec une maternelle sollicitude pour toutes les œuvres qui peuvent contribuer à la formation des esprits, des cœurs des enfants du foyer national. Elle prévoit bien que le bonheur futur de la colonie naissante en découlera. Aussi,

avec quel dévouement elle accueille ces filles du roi qui lui sont envoyées ! Pendant que Mme Bourdon les reçoit à Québec et les entoure des élans de sa charité, la Mère Bourgeoys prépare pour elles un logement spécial. Là elle les instruit, les surveille, et, à mesure que l'occasion se présente, elle les établit, en les confiant à l'amour de vertueux colons, déterminant ainsi, sous les regards de Dieu, l'origine d'une foule de générations, l'honneur de Ville-Marie et de ses environs, jusqu'à nos jours.

La plupart de nos mères canadiennes descendent de ces premières filles. Elles ont été accueillies et façonnées par les mains pures et vertueuses de l'héroïque Mère Bourgeoys. N'ai-je pas raison de dire qu'elle est pour Ville-Marie une véritable Mère et Fondatrice, puisqu'elle a orné de ses vertus et réchauffé des feux de son zèle et de son dévouement le berceau de la patrie ? Or, mes chères sœurs, remarquez-le bien, il n'en est pas du berceau de la patrie canadienne comme de celui des autres nations du monde. Ici, il n'y a pas de fictions, de troubles, d'orgies. Sans doute, la barbarie l'environnait de tous côtés, mais les cruautés des enfants des bois n'ont fait qu'ajouter à sa vigueur et parsemer la vie qui en débordait des perles des vertus les plus sublimes.

Parmi les personnages qui l'ont entouré des plus touchantes sollicitudes, Marguerite Bourgeoys est placée à juste titre au nombre des plus célèbres. Non seulement elle a contribué avec le plus grand zèle à la formation des mères canadiennes de Ville-Marie et de ses environs, mais elle a trouvé dans son cœur héroïque le secret de perpétuer son œuvre à travers tous les âges. En dépit des obstacles nombreux, des malheurs, des épreuves désastreuses, cette œuvre s'est maintenue, a grandi, et offre au pays les plus heureux résultats et les plus solides espérances. C'est pourquoi l'on peut affirmer sans crainte que l'Eglise, en proclamant la sainteté de la vénérable Marguerite Bourgeoys, causerait une joie générale au pays, et sa sentence serait considérée, à bon droit, comme la plus haute reconnaissance des vertus qui lui ont mérité, dès son apparition sur le sol de la Nouvelle-France, une place sur l'autel de la patrie.

CHARLES-P. BEAUBIEN,

Curé du Sault-au-Récollet.

CHRONIQUE DIOCESAINE

ES conférences données, tous les soirs de la semaine dernière, par le R. P. Younan, aux protestants, seront suivies, pendant une quinzaine de jours encore, d'une classe d'enseignement : *Inquiry class*.

Ces cours consistent dans la solution des objections présentées contre la religion catholique, et dans une étude plus détaillée de ses dogmes et de sa morale. Les catéchumènes de la primitive Eglise recevaient à peu près la même sorte d'instructions, avant d'être admis au baptême. C'est aussi la méthode pratiquée aux Etats-Unis par les Paulistes, dans les missions qu'ils prêchent aux protestants.

Les solennelles cérémonies du baptême public y sont, quelque fois, le couronnement de ces missions extraordinaires.

Avec ces conférences inaugurées à Saint-Patrice, s'ouvre une nouvelle phase de l'histoire du protestantisme à Montréal. Un journal protestant de cette ville ne faisait-il pas, il y a quelques jours, ce significatif aveu ?

“ Nous ne serions pas du tout surpris de voir la mission catholique donnée aux protestants couronnée d'un succès considérable, puis-
“ que la prédication ou l'enseignement donné aux protestants de
“ Montréal, dans les cinquante dernières années, a été nul ou à peu
“ près. On a presque toujours évité la prédication de controverse
“ durant cette période ; et sans parler de la controverse, l'enseigne-
“ ment de la doctrine positive, dans sa forme absolue et acceptable,
“ est devenue de plus en plus faible. ”

Le même journal trouve dans l'ignorance de deux de ses correspondants sur les plus importantes questions, une preuve manifeste de la nullité de l'enseignement théorique chez eux.

A l'annonce de la mission, quelques-uns furent surpris de l'*audace* des catholiques. Mais, il entre dans l'esprit de l'Eglise de travailler au salut de toutes les âmes ; et cela avec d'autant plus de confiance qu'elle n'a jamais craint, pour elle, les perquisitions dans le domaine de ses croyances et de ses pratiques. Ses dogmes, en effet, n'ont jamais varié ; les travaux de la critique et de la science contribuent tous les jours à les entourer d'un plus vif éclat.

Aussi, est-ce avec zèle que les catholiques de langue anglaise surtout ont travaillé au succès de cette œuvre d'évangélisation.

Une fête tout intime et sans éclat a été célébrée, le 12 janvier, dans les cent-quinze établissements des Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame.

Le deux-centième anniversaire de la mort de la Vénérable Marguerite Bourgeoys y réunissait, dans une même pensée de reconnaissance et d'affection, les religieuses et leurs nombreuses élèves, tout heureuses de célébrer les vertus et les bienfaits de leur mère.

L'introduction à Rome du procès de canonisation de la Vénérable fondatrice a dû éloigner de ces fêtes tout ce qui pouvait ressembler à une sorte de culte public. Mais s'il ne suffisait que de la voix populaire pour mettre sur les autels les saints personnages dont les vertus héroïques font l'admiration de tous, on aurait "dit la messe de sainte Marguerite du Canada au lendemain même de sa mort."

La Sœur Bourgeoys caractérisa son apparition dans l'histoire de Ville-Marie, par le soin qu'elle prit de donner aux enfants une instruction solide et tout imprégnée de foi ardente. Elle fut aussi la coopératrice dévouée du pieux M. de Maisonneuve. Elle restera, par la fondation de sa communauté, par ses vertus et son influence dans la formation morale des jeunes filles, l'une des gloires les plus pures du Canada français.

Les Frères des Ecoles-chrétiennes viennent de perdre dans la personne du cher Frère Nethelme, décédé subitement la nuit du 12 janvier, à l'académie du Sacré-Cœur à Montréal, celui des deux miraculés qui ont le plus contribué à la canonisation du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle.

Instantanément guéri en 1889 d'une paralysie qui l'obligeait à se servir de béquilles pour marcher, il fut aussi, quelques années après, délivré d'une extinction complète de la voix.

Quelque temps plus tard, dans un accident de chemin de fer, le même Frère fut grièvement blessé. La plaie était déjà en pleine voie de guérison, quand un autre accident vint l'aggraver. Mais, un jour qu'il assistait à la bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement, il sentit tout à coup sa plaie se refermer. Il ne restait rien de la blessure qui l'avait tant fait souffrir, pas même la plus légère cicatrice.

Ces guérisons instantanées ont été obtenues par l'intercession du Bienheureux fondateur, après des neuvaines faites en son honneur.

Le cher Frère Nethelme devait assister aux fêtes de canonisation du saint fondateur, qui auront lieu le 24 mai prochain.



lique de

La cé
temple,
taient ce
mi lesqu

Léon 2
cour, a é
appartem
trouve at

Les ca
évêques
trouvaien

Après
XIII est
précédé p
Ducale et
où se trou
des ordres

Après u
étaient ex
entonné l
tants des o
qui portaie
il est entré
basilique.

Au sign
pape s'est l
Porte-Saint
des Diacres
Serafino V
d'or, offert

Le pape,
trois fois su

NOUVELLES DE ROME

A veille de Noël, à onze heures, le pape a inauguré solennellement l'année sainte par la cérémonie de l'ouverture de la " Porte-Sainte " de la basilique de Saint-Pierre.

La cérémonie a été accomplie dans le vestibule du temple, décoré pour l'occasion et fermé au public. Assistaient cependant à la cérémonie de nombreux invités, parmi lesquels le corps diplomatique et la noblesse romaine.

Léon XIII, à dix heures et demie, accompagné par sa cour, a été porté, en *portantina*, par les sédaires de ses appartements, à la salle des parements sacrés qui se trouve au premier étage des loges de Raphaël.

Les cardinaux, les patriarches, les archevêques, les évêques et tous les dignitaires de la cour pontificale se trouvaient déjà dans cette salle.

Après avoir revêtu les ornements pontificaux, Léon XIII est monté en *sedia gestatoria* entre les flabelli, et, précédé par les cardinaux et la cour, il a traversé les salles Ducale et Royale et s'est rendu dans la chapelle Sixtine, où se trouvaient réunis, pour l'attendre, les représentants des ordres religieux, du clergé et des confréries de Rome.

Après une courte prière devant le Saint-Sacrement qui étaient exposé, le pape, descendu de la *sedia gestatoria*, a entonné le *Veni Creator* Puis, précédé par les représentants des ordres religieux, par le clergé, par les confréries qui portaient des cierges allumés, et par le Sacré-Collège, il est entré par l'escalier royal dans le portique de la basilique.

Au signal donné par la grosse cloche de Saint-Pierre, le pape s'est levé de son trône et est allé directement à la Porte-Sainte, ayant à ses côtés deux cardinaux de l'ordre des Diares et précédé du cardinal grand pénitencier, Mgr Serafino Vannutelli, qui lui a remis l'artistique marteau d'or, offert par tous les évêques du monde catholique.

Le pape, prononçant les versets de la liturgie, a frappé trois fois sur le mur de la Porte-Sainte qui avait été sciée

d'avance. Léon XIII s'est assis de nouveau sur le trône, pendant que les sampietrini (ouvriers de Saint-Pierre) abattaient rapidement la Porte-Sainte.

Les pénitenciers de la basilique ont lavé ensuite le seuil et les pilliers de la Porte-Sainte avec de l'eau bénite, pendant que le pape entonnait le psaume *Jubilate Deo*, repris par les chanteurs pontificaux. Le pape alors, tête découverte, tenant dans sa main droite la croix et dans la gauche un cierge, s'est agenouillé sur le seuil de la Porte-Sainte pendant que retentissait le *Te Deum*. Puis il s'est relevé et est entré le premier dans la basilique, suivi par les cardinaux, la cour et tous les invités. A ce moment toutes les cloches de Rome retentissaient.

La basilique était restée complètement vide jusqu'au moment où le Pape y est entré. Léon XIII s'est arrêté à l'autel de la piété de Michel-Ange et, selon l'usage traditionnel, admit au baisement du pied les gardiens des archiconféries de Rome, qui auront la garde de la Porte-Sainte pendant toute l'année.

Le pape leur a adressé un bref discours sur l'importance de la cérémonie accomplie, ensuite il s'est rendu à l'autel du Saint-Sacrement où il a fait une courte prière ; puis avec les cardinaux, il s'est avancé en *sedia gestatoria* jusqu'au maître-autel, d'où il a donné à l'assistance la bénédiction solennelle en accordant les indulgences plénières.

Après cette cérémonie, Léon XIII a déposé les vêtements pontificaux à l'autel de la Piété et, en passant par la chapelle du Saint-Sacrement, est rentrée dans ses appartements.

A la même heure, en présence d'une grande foule, le cardinal Satolli, avec le marteau donné par les catholiques français, ouvrait la porte de la basilique de Saint-Jean-de-Latran. Le cardinal Vincent Vannutelli, avec le marteau donné par les catholiques italiens, ouvrait celle de Sainte-Marie-Majeure, et enfin le cardinal Oreglia, avec le marteau donné par les catholiques allemands, ouvrait celle de Saint-Paul.